

vivant, à aiguïser ce sens de l'émerveillement qui est à la pointe de toutes les découvertes et de toutes les joies de la science et de la poésie.

Et ce que je vois encore qu'on pourrait inculquer à nos jeunes, par la géographie, c'est le respect de la nature, ce sont les sentiments de fierté, de reconnaissance, les notions de propriété, d'utilisation et de défense collectives, toutes choses indispensables à la formation du citoyen.

Les enfants des villes fournissent aujourd'hui la clientèle la plus nombreuse de la plupart de nos grandes écoles. Privés de la nature, condamnés à grandir dans un climat artificiel et anémié, ils deviennent plus tard comme fatalement enclins à ces spéculations sans fondement qui peuvent briller d'un certain éclat, mais n'apportent rien de constructif à l'édification de la cité.

Je consens volontiers à l'abstraction quand je la vois, comme une fleur, sortir du réel; mais, je m'en méfie comme de tous les diables lorsqu'elle s'évapore d'un esprit séparé du concret.

Ces tristes conditions où se trouvent les enfants et surtout les pauvres des villes, sont un très grave problème pour l'enseignement même religieux.

Les éducateurs doivent suppléer, par toutes sortes de moyens, ce dont leurs élèves sont si dangereusement frustrés.

Ce ministère de suppléance exige ingéniosité, préparation; et encore, si vivant et dévoué qu'on le suppose, il ne remplacera jamais le contact personnel avec la nature.

C'est pourquoi, il importe de favoriser et de multiplier les bienfaites initiatives que sont les clubs 4-H, les cercles de jeunes naturalistes, le scoutisme, les colonies de vacances, et songer à d'autres formules qui ouvriraient à tant de jeunes infortunés les portes qui donnent sur les champs, les bois et les eaux de leur pays.

Cette initiation par la géographie, par les sciences dites naturelles, et surtout cette incorporation de tout l'être dans le contexte vivant de la nature, sont essentielles à la vie et à la bonne santé de l'intelligence; elles sont un correctif à cette dure civilisation des techniques et des mécaniques, à ce climat étouffant, mal ventilé, d'idéologies, d'abstractions où les jeunes sont désormais condamnés à vivre.

Si j'avais un bon conseil à donner à quelque apprenti-poète, je ne le détournerais pas des maîtres, bien sûr; mais je l'engagerais vivement à quitter souvent les livres et à prendre le chemin de ce qu'on appelle la grande nature.

Il irait avec joie, mais sans rien heurter, sans rien violenter, à pas discrets et pareils à ceux de l'âme.

Il s'arrêterait surtout à la moindre merveille, regardant, écoutant, palpant; et par toutes sortes de délicatesses et d'égards, il s'appliquerait à gagner la confiance et l'intimité des êtres.

Puis, un bon jour, il découvrirait que les arbres, les herbes, les fleurs, par quel phénomène? je ne sais, ont poussé en lui-même chacun son double; oui, un double qui n'a rien d'abstrait, qui n'est pas une simple image, mais qui vit réellement à la fois de sa propre vie et de la vie de l'intelligence et du cœur où il s'est implanté.

Et, désormais, et pour toujours, le beau, le vivant, le fécond jardin que mon disciple aurait en lui-même, la charmante retraite *loin du monde et du*

bruit, et parmi les bois, les fleurs et les fontaines, le petit univers dont il disposerait à sa fantaisie!

Oh! c'est à son gré, maintenant, qu'il fait se lever, se coucher le soleil ou la lune, qu'il maîtrise les eaux, les vents, et qu'il cultive avec amour tel ou tel arbre intime, tandis que bourdonnent alentour les mots comme des abeilles, et que, par moments, Dieu lui-même vient s'asseoir dans l'ombre, pour regarder, avec complaisance, travailler son poète.

Pour en revenir, une dernière fois, à ces traditions dont le mot perce si souvent à travers ce discours, il serait infiniment souhaitable qu'on les fasse connaître aux jeunes, et d'autant plus qu'ils sont davantage séduits par tous les démons de la nouveauté.

C'est un vœu que nous avons maintes fois exprimé, mais qui n'a guère eu d'échos, surtout dans certains milieux dits intellectuels où il est de bon ton de regarder avec hauteur et de rejeter sans examen tout ce qui vient du peuple.

Les enquêtes des folkloristes le démontrent: nos traditions s'en vont toutes et comme fatalement les unes après les autres; et rares, de plus en plus, sont ceux qui s'inquiètent et mesurent les conséquences de cet appauvrissement de l'âme populaire.

Elles étaient, il n'y a pas si longtemps encore, incroyablement riches.

Les sceptiques pourraient aisément s'en rendre compte par ce qui en reste dans nos Archives; ils verraient que nous n'exagérons rien quand nous parlons de leur variété et de leur nombre, de la beauté et de la profondeur de certaines, de leur indéniable appartenance à ce très ancien fonds de musiques, de contes, de légendes, de croyances, de mœurs, de sagesse et de poésie qui est au principe même de notre civilisation.

Ils constateraient aussi, que nos pères n'ont pas été les héritiers inertes de ce trésor, mais qu'ils l'ont enrichi de leurs propres expériences.

Des artistes, des savants, des chercheurs viennent, de l'étranger même, visiter et consulter nos Archives de Folklore. Ils paraissent impressionnés par le nombre et la qualité de nos documents.

Et maintenant, nous attendons nos éducateurs, espérant qu'ils comprendront, bientôt et de façon pratique, l'importance d'enraciner le cœur et l'esprit de nos jeunes dans les plus belles traditions de leur patrie.

HECTOR DE SAINT-DENYS-GARNEAU (1912-1943)

Montréalais comme Émile Nelligan, Saint-Denys-Garneau a connu comme lui une brève carrière. En 1937, avec *Regards et Jeux dans l'espace*, c'est une poésie neuve et pleine de promesses qu'il publie. Mais le mal, déjà, est en lui, qui l'emportera six ans plus tard: cardiaque et victime d'une solitude mauvaise, le poète va s'enfermer de plus en plus dans son journal et le manoir familial de

Sainte-Catherine de Fossambault. Ses amis, Robert Élie et Jean Le Moyne, sauveront son œuvre. En 1949, grâce à eux, paraissent ses *Poésies complètes*: à *Regards et Jeux dans l'espace* l'on a ajouté *Solitudes*. Le *Journal*, publié en 1954, quête de soi et quête de Dieu tout autant que recherche d'écrivain, contribue à faire connaître davantage Saint-Denys-Garneau, jeune intellectuel de la génération de *La Relève* et de *La Nouvelle Relève*, revues montréalaises influencées par Jacques Maritain et la revue française *Esprit*. Tardivement, en 1967, les *Lettres à ses amis* viennent ajouter à cette connaissance. Enfin, en 1971, Benoît Lacroix et Jacques Brault donneront aux Presses de l'Université de Montréal une monumentale édition critique de l'ensemble de ses *Œuvres*. L'on a voulu, dans les années cinquante, spiritualiser et « nationaliser » le drame de l'écrivain; aujourd'hui, plus justement, l'on prépare à Saint-Denys-Garneau sa vraie place, celle d'initiateur d'une poésie nouvelle, intime et personnelle, où les images et les rythmes se jouent librement des règles classiques.

REGARDS ET JEUX DANS L'ESPACE

Le jeu

Ne me dérangez pas je suis profondément occupé

Un enfant est en train de bâtir un village
C'est une ville, un comté
Et qui sait
Tantôt l'univers.

Il joue

Ces cubes de bois sont des maisons qu'il déplace et des châteaux
Cette planche fait signe d'un toit qui penche ça n'est pas mal à voir
Ce n'est pas peu de savoir où va tourner la route de cartes
Cela pourrait changer complètement le cours de la rivière
À cause du pont qui fait un si beau mirage dans l'eau du tapis
C'est facile d'avoir un grand arbre
Et de mettre au-dessous une montagne pour qu'il soit en haut.

Joie de jouer! paradis des libertés!
Et surtout n'allez pas mettre un pied dans la chambre
On ne sait jamais ce qui peut être dans ce coin
Et si vous n'allez pas écraser la plus chère des fleurs invisibles

Voilà ma boîte à jouets
Pleine de mots pour faire de merveilleux enlacements
Les allier séparer marier,
Déroulements tantôt de danse
Et tout à l'heure le clair éclat du rire
Qu'on croyait perdu

Une tendre chiquenaude
Et l'étoile
Qui se balançait sans prendre garde
Au bout d'un fil trop ténu de lumière
Tombe dans l'eau et fait des ronds.

De l'amour de la tendresse qui donc oserait en douter
Mais pas deux sous de respect pour l'ordre établi
Et la politesse et cette chère discipline
Une légèreté et des manières à scandaliser les grandes personnes

Il vous arrange les mots comme si c'étaient de simples chansons
Et dans ses yeux on peut lire son espiègle plaisir
À voir que sous les mots il déplace toutes choses
Et qu'il en agit avec les montagnes
Comme s'il les possédait en propre.
Il met la chambre à l'envers et vraiment l'on ne s'y reconnaît plus
Comme si c'était un plaisir de berner les gens.

Et pourtant dans son œil gauche quand le droit rit
Une gravité de l'autre monde s'attache à la feuille d'un arbre
Comme si cela pouvait avoir une grande importance
Avait autant de poids dans sa balance
Que la guerre d'Éthiopie
Dans celle de l'Angleterre.

Nous ne sommes pas

Nous ne sommes pas des comptables

Tout le monde peut voir une piastre de papier vert
Mais qui peut voir au travers si ce n'est un enfant
Qui peut comme lui voir au travers en toute liberté
Sans que du tout la piastre l'empêche ni ses limites
Ni sa valeur d'une seule piastre

Mais il voit par cette vitrine des milliers de jouets merveilleux
Et n'a pas envie de choisir parmi ces trésors
Ni désir ni nécessité
Lui
Mais ses yeux sont grands pour tout prendre.

Spectacle de la danse

Mes enfants vous dansez mal
Il faut dire qu'il est difficile de danser ici

Dans ce manque d'air
Ici sans espace qui est toute la danse.

Vous ne savez pas jouer avec l'espace
Et vous y jouez
Sans chaînes
Pauvres enfants qui ne pouvez pas jouer.

Comment voulez-vous danser j'ai vu les murs
La ville coupe le regard au début
Coupe à l'épaule le regard manchot
Avant même une inflexion rythmique
Avant, sa course et repos au loin
Son épanouissement au loin du paysage
Avant la fleur du regard alliage au ciel
Mariage au ciel du regard
Infinis rencontrés heurt
Des merveilleux.

La danse est seconde mesure et second départ
Elle prend possession du monde
Après la première victoire
Du regard

Qui lui ne laisse pas de trace en l'espace
— Moins que l'oiseau même et son sillage
Que même la chanson et son invisible passage
Remuement imperceptible de l'air —
Accolade, lui, par l'immatériel

Au plus près de l'immuable transparence
Comme un reflet dans l'onde au paysage
Qu'on n'a pas vu tomber dans la rivière

Or la danse est paraphrase de la vision
Le chemin retrouvé qu'ont perdu les yeux dans le but
Un attardement arabesque à reconstruire
Depuis sa source l'enveloppement de la séduction.

Rivière de mes yeux

Ô mes yeux ce matin grands comme des rivières
Ô l'onde de mes yeux prêts à tout refléter
Et cette fraîcheur sous mes paupières
Extraordinaire
Tout alentour des images que je vois

Comme un ruisseau rafraîchit l'île
Et comme l'onde fluante entoure
La baigneuse ensoleillée

Pins à contre-jour

Dans la lumière leur feuillage est comme l'eau
Des îles d'eau claire
Sur le noir de l'épinette ombrée à contre-jour

Ils ruissellent
Chaque aigrette et la touffe
Une île d'eau claire au bout de chaque branche

Chaque aiguille un reflet un fil d'eau vive

Chaque aigrette ruisselle comme une petite source
Et s'écoule
On ne sait où.

Ils ruissellent comme j'ai vu ce printemps
Ruisseler les saules eux l'arbre entier
Pareillement argent tout reflet tout onde
Tout fuite d'eau passage
Comme du vent rendu visible
Et paraissant
Liquide
À travers quelque fenêtre magique.

Paysage en deux couleurs sur fond de ciel

La vie la mort sur deux collines
Deux collines quatre versants
Les fleurs sauvages sur deux versants
L'ombre sauvage sur deux versants.

Le soleil debout dans le sud
Met son bonheur sur les deux cimes
L'épand sur faces des deux pentes
Et jusqu'à l'eau de la vallée
(Regarde tout et ne voit rien)

Dans la vallée le ciel de l'eau
Au ciel de l'eau les nénuphars
Les longues tiges vont au profond

Et le soleil les suit du doigt
(Les suit du doigt et ne sent rien)

Sur l'eau bercée de nénuphars
Sur l'eau piquée de nénuphars
Sur l'eau percée de nénuphars
Et tenue de cent mille tiges
Porte le pied des deux collines
Un pied fleuri de fleurs sauvages
Un pied rongé d'ombre sauvage.

Et pour qui vogue en plein milieu
Pour le poisson qui saute au milieu
(Voit une mouche tout au plus)

Tendant les pentes vers le fond
Plonge le front des deux collines
Un de fleurs fraîches dans la lumière
Vingt ans de fleurs sur fond de ciel
Un sans couleur ni de visage
Et sans comprendre et sans soleil
Mais tout mangé d'ombre sauvage
Tout composé d'absence noire
Un trou d'oubli — ciel calme autour.

Autrefois

Autrefois j'ai fait des poèmes
Qui contenaient tout le rayon
Du centre à la périphérie et au-delà
Comme s'il n'y avait pas de périphérie mais le centre seul
Et comme si j'étais le soleil: à l'entour l'espace illimité
C'est qu'on prend de l'élan à jaillir tout au long du rayon
C'est qu'on acquiert une prodigieuse vitesse de bolide
Quelle attraction centrale peut alors empêcher qu'on s'échappe
Quel dôme de firmament concave qu'on le perce
Quand on a cet élan pour éclater dans l'Au-delà.

Mais on apprend que la terre n'est pas plate
Mais une sphère et que le centre n'est pas au milieu
Mais au centre
Et l'on apprend la longueur du rayon ce chemin trop parcouru
Et l'on connaît bientôt la surface
Du globe tout mesuré inspecté arpenté vieux sentier
Tout battu

Alors la pauvre tâche
De pousser le périmètre à sa limite
Dans l'espoir à la surface du globe d'une fissure,
Dans l'espoir et d'un éclatement des bornes
Par quoi retrouver libre l'air et la lumière.

Hélas tantôt désespoir
L'élan de l'entier rayon devenu
Ce point mort sur la surface.

Tel un homme
Sur le chemin trop court par la crainte du port
Raccourcit l'enjambée et s'attarde à venir
Il me faut devenir subtil
Afin de, divisant à l'infini l'infime distance
De la corde à l'arc,
Créer par ingéniosité un espace analogue à l'Au-delà
Et trouver dans ce réduit matière
Pour vivre et l'art.

Tu croyais tout tranquille

Tu croyais tout tranquille
Tout apaisé
Et tu pensais que cette mort était aisée

Mais non, tu sais bien que j'avais peur
Que je n'osais faire un mouvement
Ni rien entendre
Ni rien dire
De peur de m'éveiller complètement
Et je fermais les yeux obstinément
Comme un qui ne peut s'endormir
Je me bouchais les oreilles avec mon oreiller
Et je tremblais que le sommeil ne s'en aille

Que je sentais déjà se retirer
Comme une porte ouverte en hiver
Laisse aller la chaleur tendre
Et s'introduire dans la chambre
Le froid qui vous secoue de votre assoupissement
Vous fouette
Et vous rend conscient nettement comme l'acier

Et maintenant

Les yeux ouverts les yeux de chair trop grands ouverts
Envahis regardent passer
Les yeux les bouches les cheveux
Cette lumière trop vibrante
Qui déchire à coups de rayons
La pâleur du ciel de l'automne

Et mon regard part en chasse effrénément
De cette splendeur qui s'en va
De la clarté qui s'échappe
Par les fissures du temps

L'automne presque dépouillé
De l'or mouvant
Des forêts
Et puis ce couchant
Qui glisse au bord de l'horizon
À me faire crier d'angoisse

Toutes ces choses qu'on m'enlève

J'écoute douloureux comme passe une onde
Les chatolements des voix et du vent
Symphonie déjà perdue déjà fondue
En les frissons de l'air qui glisse vers hier

Les yeux le cœur et les mains ouvertes
Mains sous mes yeux ces doigts écartés
Qui n'ont jamais rien retenu
Et qui frémissent
Dans l'épouvante d'être vides

Maintenant mon être en éveil
Est comme déroulé sur une grande étendue
Sans plus de refuge au sein de soi
Contre le mortel frisson des vents
Et mon cœur charnel est ouvert comme une plaie
D'où s'échappe aux torrents du désir
Mon sang distribué aux quatre points cardinaux.

Cage d'oiseau

Je suis une cage d'oiseau
Une cage d'os
Avec un oiseau

L'oiseau dans ma cage d'os
C'est la mort qui fait son nid

Lorsque rien n'arrive
On entend froisser ses ailes

Et quand on a ri beaucoup
Si l'on cesse tout à coup
On l'entend qui roucoule
Au fond
Comme un grelot

C'est un oiseau tenu captif
La mort dans ma cage d'os

Voudrait-il pas s'envoler
Est-ce vous qui le retiendrez
Est-ce moi
Qu'est-ce que c'est

Il ne pourra s'en aller
Qu'après avoir tout mangé
Mon cœur
La source du sang
Avec la vie dedans

Il aura mon âme au bec.

Accompagnement

Je marche à côté d'une joie
D'une joie qui n'est pas à moi
D'une joie à moi que je ne puis pas prendre

Je marche à côté de moi en joie
J'entends mon pas en joie qui marche à côté de moi
Mais je ne puis changer de place sur le trottoir
Je ne puis pas mettre mes pieds dans ces pas-là et dire voilà c'est moi

Je me contente pour le moment de cette compagnie
Mais je machine en secret des échanges
Par toutes sortes d'opérations, des alchimies,
Par des transfusions de sang
Des déménagements d'atomes par des jeux d'équilibre

Afin qu'un jour, transposé,
Je sois porté par la danse de ces pas de joie
Avec le bruit décroissant de mon pas à côté de moi
Avec la perte de mon pas perdu s'étiolant à ma gauche
Sous les pieds d'un étranger qui prend une rue transversale.

[POÈMES RETROUVÉS]

[Te voilà verbe]

Te voilà verbe en face de mon être un poème en face de moi
Par une projection par-delà moi de mon arrière-conscience
Un fils tel qu'on ne l'avait pas attendu
Être méconnaissable, frère ennemi.
Et voilà le poème encore vide qui m'encercle

Dans l'avidité d'une terrible exigence de vie,
M'encercle d'une mortelle tentacule,
Chaque mot une bouche suçante, une ventouse
Qui s'applique à moi
Pour se gonfler de mon sang.

Je nourrirai de moelle ces balancements.

[C'est eux qui m'ont tué]

C'est eux qui m'ont tué
Sont tombés sur mon dos avec leurs armes, m'ont tué
Sont tombés sur mon cœur avec leur haine, m'ont tué
Sont tombés sur mes nerfs avec leurs cris, m'ont tué

C'est eux en avalanche m'ont écrasé
Cassé en éclats comme du bois

Rompus mes nerfs comme un câble de fil de fer
Qui se rompt net et tous les fils en bouquet fou
Jaillissent et se recourbent, pointes à vif
Ont émietté ma défense comme une croûte sèche
Ont égrené mon cœur comme de la mie
Ont tout éparpillé cela dans la nuit

Ils ont tout piétiné sans en avoir l'air,
Sans le savoir, le vouloir, sans le pouvoir,
Sans y penser, sans y prendre garde
Par leur seul terrible mystère étranger
Parce qu'ils ne sont pas à moi venus m'embrasser

Ah! dans quel désert faut-il qu'on s'en aille
Pour mourir de soi-même tranquillement.

[On dirait que sa voix]

On dirait que sa voix est fêlée
Déjà?
Il rejoint parfois l'éclat du rire
Mais quand il est fatigué
Le son n'emplit pas la forme
C'est comme une voix dans une chaudière
Cela s'arrête au milieu
Comme s'il ravalait le bout déjà dehors
Cela casse et ne s'étend pas dans l'air
Cela s'arrête et c'est comme si ça n'aurait pas dû commencer
C'est comme si rien n'était vrai
Moi qui croyais que tout est vrai à ce moment
Déjà?
Alors, qu'est-ce qui lui prend de vivre
Et pourquoi ne s'être pas en allé?

[Il y a certainement]

Il y a certainement quelqu'un qui se meurt
J'avais décidé de ne pas y prendre garde et de laisser tomber
le cadavre en chemin
Mais c'est l'avance maintenant qui manque et c'est moi
Le mourant qui s'ajuste à moi.

[Après les plus vieux vertiges]

Après les plus vieux vertiges
Après les plus longues pentes
Et les plus lents poisons
Ton lit certain comme la tombe
Un jour à midi
S'ouvrait à nos corps faiblis sur les plages
Ainsi que la mer.

Après les plus lentes venues
Les caresses les plus brûlantes
Après ton corps une colonne
Bien claire et parfaitement dure
Mon corps une rivière étendue et dressé pur jusqu'au bord de l'eau.